Les Iles des Dieux

Autor(en): **Latour, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): **- (1957)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-623662

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

christianisme. Les découvertes qu'il a faites dans ce domaine devaient être accompagnées d'innovations dans l'emploi de la couleur. La plupart du temps ses accords colorés sont non seulement audacieux mais inusités. Il pratique l'atonalité ou au contraire reste dans une gamme harmonieuse de roses tendres, de jaunes stridents. Mais partout son goût est à la hauteur de sa science.

Il était à craindre en effet qu'avec des facultés si multiples, une culture si étendue, le rationalisme ne prît le pas sur l'intuition. La part inconsciente n'a pas été étouffée, ni l'inspiration par une imagination trop contrôlée. On reste étonné de voir un homme si raffiné peindre souvent comme un petit enfant. Il savait se méfier des idées et de leur ingérence en art, il savait que leur grandeur même ne suffit pas à justifier une œuvre. Un mathématicien peut concevoir juste et calculer faux! C'est pourquoi il comptait sur son œil autant et plus que sur son cerveau. Sans écarter ses idées — il les a disciplinées en de nombreux exercices — il s'appliquait à faire de beaux rapports de couleurs. Si affranchi de la contrainte de la nature soit-il, un peintre tel que Klee ne saurait attacher trop d'importance à l'effet optique. Cette sauvegarde fait passer bien de ses bizarreries. L'acte de peindre, d'ailleurs est un composé plus ou moins conscient de toutes les facultés. Et si l'on veut bien accepter que le résultat, le tableau, est une plateforme d'arrivée et de départ comme nous l'avons dit, un damier (pris comme œuvre caractéristique de Klee) étonnera toujours notre œil par sa beauté physique et donnera des ailes à notre imagination en mal de voyage. *Jean Latour*

Les Iles des Dieux

au Musée d'ethnographie de Neuchâtel

Un autre voyage enchanteur, dans l'exotisme cette fois, nous attend. Les Iles des Dieux sont à notre portée. Grâce à la qualité exceptionnelle des œuvres présentées nous gagnons le Paradis en ligne directe. Paradis perdu hélas, comme il se doit, car l'évolution actuelle des civilisations marque la fin des arts autochtones. Le paysan indonésien qui troquera son épieu-charrue contre un tracteur n'aura plus le temps ni le goût de sculpter une de ses divinités. Les Temps son révolus, les Divinités chancelantes. Penchons-nous avec d'autant plus de curiosité et de tendresse sur les oiseaux fabuleux, les démons menaçants et toute une mythologie exotique, mais surtout admirons encore l'œuvre collective et le pays où le plus humble est appelé à orner son temple et où l'art est un besoin journalier. — Tous les climats ne permettent sans doute pas de tels loisirs, toutes les religions ne favorisent pas l'art, toutes les époques ne sont pas si désinteressées. Que sont devenues, chez nous, la danse, la poésie, que sont nos fêtes religieuses, nos sports, nos assemblées politiques en comparaison? Et que sont nos objets usuels à côté des leurs? Costu-

mes, véhicules, vaisselle, ornements, objets de toilette, armes-même et j'en passe? Vraiment nous sommes d'un prosaïsme!
Ces œuvres, présentées avec intelligence et ingéniosité, posent un cas de conscience à notre civilisation des plus urgents. Notre art n'est plus rattaché qu'à l'individu; plus de tradition mais des modes; la masse ne comprend plus l'artiste; le mauvais goût — de l'un ou de l'autre — peut s'imposer; le temps gagné par la machine est dépensé à la fabriquer, plus de religiosité.
Le Paradis est bien perdu. Mais la bombe H va nous le redonner. Les peintres découvriront de nouvelles techniques et projetteront par équipes des couleurs fulgurantes à l'aide de pistolets orientables contre le ciel pour toile de fond. Ils seront conviés pour leurs loisirs à manger le pain synthétique afin de célébrer la fraternité des peuples. *Jean Latour*

La curiosité suffit-elle à faire aimer le beau?

J'entre par hasard dans les salles d'une exposition de peinture. Je suis étonné d'y trouver beaucoup de monde; étonné aussi de la bonne humeur qui règne parmi le public. Point d'exclamations scandalisées, point de théories profondes non plus. On baguenaude, on s'amuse. On s'arrête de préférence devant les toiles les plus osées qui relèvent moins du «tachisme», comme on dit, que de ce que j'appellerais le «crachisme» (ou l'éjaculisme»?). Un tableau complètement et uniformément bleu, quoique un peu granité dans la touche, se taille un beau succès de curiosité.

Une amie me demande de lui faire entendre de la musique dodécaphonique. Je mets un disque de Schönberg. On l'écoute volontiers et on trouve cela «drôle». Je mets ensuite un disque de Strawinsky. On décrète que c'est moins bizarre, «trop classique», et on se met à bavarder.

On parle de médecine. C'est-à-dire qu'on s'excite les uns les autres à décrire l'opération la plus extraordinaire, la panacée la plus «soufflante».
Tous ces détails que j'observe chaque jour me donnent à penser.

Il n'y a pas plus de vingt ans, le public avait la réputation d'être totalement imperméable à la nouveauté. Les artistes s'en étaient fait une raison, si ce n'est même une philosophie que, moins avancés dans la connaissance d'eux-mêmes que dans leur art, ils continuent d'ailleurs à professer. Ils se considèrent comme maudits. Le sont-ils encore vraiment?

J'inclinerais à croire, au contraire, que le monde a bien changé ces dernières années et c'est à dessein que tout à l'heure je parlais d'une conversation sur la médecine. La science a éveillé notre curiosité et nous a surtout habitués à estimer comme valables ses découvertes les plus étranges. Le progrès a toujours raison. Il est toujours intelligent d'applaudir au «dernier bateau».

Cette attitude d'esprit me semble avoir envahi le domaine des arts. En peinture, en musique, en sculpture, on se montre également curieux. On demande à être secoué. On accepte volontiers de l'être, soit qu'on manque de culture et que tout vous paraisse comestible, soit qu'on ait le goût de l'inédit. Le sensationnel est devenu la garantie du succès, et d'abord la garantie d'une certaine diffusion dans les journaux et les hebdomadaires. A une mentalité du public sensible à la publicité, à un intense travail de vulgarisation publicitaire fourni par la presse correspond une certaine esthétique publicitaire des artistes. Ils ne sont plus repliés sur eux-mêmes. Ils sont plus ou moins consciemment au service de l'éclectisme anarchique des amateurs. Le silence de l'incompréhension ne les entoure plus. On leur crierait plutôt: «Vas-y!» comme à un coureur cycliste. Nous sommes au siècle de la performance.

En d'autres termes, il y a vingt ou trente ans, il fallait lutter contre les préjugés et la tradition pour faire accepter l'art moderne. On en refusait les excès au nom d'une culture peut-être sclérosée, mais existante. Aujourd'hui, il m'apparaît qu'il faut lutter contre l'esprit d'aventure du public pour lui faire entendre que le meilleur de l'art moderne continue d'être issu d'une tradition et continue d'obéir à des lois immuables. Naguère, il fallait pousser; il faut maintenant ramener; il faut surtout combler un vide culturel énorme pour que les gens qui font une réputation à l'artiste le fassent en connaissance de cause.
En science, tout l'appareil rationnel et logique des différentes disciplines contribue à maintenir la cohérence de nos connaissances.
Mais en art? En art, si l'on n'y prend pas garde, l'incohérence va de plus en plus régner. Car on commet très souvent la confusion de prendre l'ignorance du public pour de l'ouverture d'esprit dont on se félicite. Certes, la virginité d'un enfant est bien belle. Encore faut-il qu'on n'en profite pas pour fausser son goût. Certes, la curiosité est une belle qualité. Mais elle n'est guère suffisante pour servir d'élément moteur à l'évolution d'une estétique.
Bref, le problème se ramène à ceci. Il y a ceux qui croient que le sens du beau est inné chez l'homme. Et vogue la galère! Et il y a ceux qui croient que ce sens-là s'acquiert et doit se conserver dans le doute, l'hésitation, quelquefois le déchirement. Ils professent que notre époque aurait besoin de vieillir. Je partagerais volontiers leur avis. *Barois*

(La Sentinelle, 26 février 1957)

Maurice Utrillo

ist, wie die Witwe des 1955 verstorbenen französischen Malers mitteilt, der Sohn von Pierre Puvis de Chavanne gewesen, der als einer der angesehensten Vertreter des Klassizismus in der französischen Malerei gilt. Frau Utrillo-Vallart wendet sich mit ihrer Mitteilung gegen die bisherige Version, nach der Utrillo der Sohn eines unbedeutenden trunksüchtigen Bohémiens namens Boissy war.